

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 48

Artikel: Puni!
Autor: Frapie, Léon
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255612>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *



PARAISSANT



A PORRENTUAY



N° 48

Supplément du Dimanche 3 décembre

1905

P U N I !

Comme la nuit tombait, mêlée d'une brume glaciale, deux hommes blêmes, à vêtements flasques, grisâtres, à vilaine barbe, ni rousse, ni noire, apparurent sur le quai venant à la rencontre l'un de l'autre vers le port.

tre vers le port.

Aucun passant, aucune voiture n'était en vue. L'hiver rendait ce coin de banlieue absolument désert ; le parapet, les platanes rabougris, les réverbères non



Le président de la république française à Lisbonne. La famille royale et M. Loubet s'embarquent.
(Chusseau-Flaviens.) De gauche à droite : La reine Amélie, le roi Charles, le prince héritier, le président Loubet. (Texte p. 379.)

allumés, offraient des alignements interminables, la chaussée allongeait la houle boueuse de ses énormes pavés; l'autre côté du quai avait pour bordure des guinguettes en planches, avec jardins, bosquets et balançoires, vouées à l'abandon jusqu'au retour du printemps.

Les deux hommes s'avançaient, les mains dans les poches, d'un pas de promeneur sans but, mais ils s'examinaient de loin, à la dérobée, le buste raide et légèrement oblique.

Ils n'hésitèrent pas à s'arrêter face à face.

— On a beau être des inconnus, je crois que, de toutes façons, l'on devait s'aborder... ricana l'un hardiment.

— Oui, dit l'autre avec plus d'hésitation, je cherchais.....

— Moi aussi, continua le brutal ricaneur, j'étais décidé... puis voilà, malgré tout, l'accoutrement des gens change nos dispositions.

— Au lieu d'une attaque... proféra l'hésitant à voix basse.

— On s'aborde en frères!... acheva le ricaneur en scrutant d'un regard impérieux son interlocuteur. J'étais décidé, parce qu'il ne me restait plus que ce moyen-là... je suis à bout, je ne peux pas garder le froid et la faim ensemble... L'un sans l'autre, ça passe, on n'est pas des électeurs...

— Mais les deux, en effet, c'est de trop. Je sors de prison, simplement, pour vagabondage...

— J'ai étudié un coup, pas loin d'ici.

— Allons-y.

L'indicateur et le libéré marchèrent côte à côte sans parler davantage, car il est inutile de faire entrer la brume dans les poitrines vides — et il ne faut pas diluer en vaines histoires la volonté serrée que l'on cache en soi.

Ils quittèrent le quai, s'engagèrent dans une avenue où, çà et là, les rez-de-chaussée clos laissaient filtrer une mince lumière. Un chien aboya furieusement derrière une clôture et, dans la seule boutique ouverte d'un marchand de vins, les deux hommes virent avec un frisson leur propre fantôme anguleux paraître sur le mur.

Ils avaient le nez et les pommettes violacées, la figure blafarde et comme aiguillée d'être restée à l'affût.

Le libéré portait un mauvais chapeau rond, un pardessus d'été fripé de mille plis pour avoir séjourné au greffe, en paquet, du jour d'entrée au jour de sortie. Par chance, il était chaussé de bains de mer à semelles de caoutchouc.

L'indicateur était nu-tête, il portait une vareuse sans col; de temps en temps d'un abaissement frileux du menton, il raccourcissait son long cou et renforçait la pomme d'Adam. Ses chaussures crevées traînaient sur le chemin; mais, au premier détour, son pas devint élastique, feutré, et le compagnon connut ainsi que le but était proche.

Il s'agissait d'un pavillon isolé, dans une rue non classée, où les trottoirs étaient encore formés de moellons mal aplanis.

— Si je ne me trompe, chuchota l'indicateur, les propriétaires sont absents depuis une semaine.

Un rayon de lune dégagait vaguement le contour des choses.

Les deux hommes inspectèrent l'endroit par la porte grillée du jardinet: une niche à chien était vide; dans un rond de terre végétale grand comme une table de six couverts, les places étaient occupées par six rosiers de haute tige; aucune lueur ne veillait derrière les volets fermés.

Le libéré, qui n'était pas aguerri, eut un sourire d'obéissance craintive vers son conducteur:

— Oui, dit-il, l'important est que la maison soit inhabitée.

Facilement, ils furent dans le jardin. Ils gravirent le perron et tâtèrent la porte vernie à vitraux de couleur, protégés par un panneau de fer ouvragé.

— Nous ne voyons pas assez clair pour essayer un démontage, réfléchit l'indicateur.

Et il cogna légèrement le mur pour en éprouver le creux.

— Construction légère, déclara-t-il satisfait, et c'est neuf, à peine sec; le cadre va prendre du jeu, facilement.

Il tira de sa vareuse un fort ciseau dont le tranchant s'inséra juste au-dessous de la serrure, et, en effet, la pesée progressive écarta les chambranles; la porte bâilla sans bruit. Avant de la pousser, l'indicateur donna ses instructions:

— Personne ne couche au rez-de-chaussée; j'en connais à peu près la disposition: un long couloir fait face à l'entrée; il faut le suivre sans lumière jusqu'au bout, et là nous resterons quelque temps à écouter, je saurai infailliblement si un être respire ici... car, au fond d'un appartement, dans l'obscurité recueillie, j'entends battre le cœur d'un oiseau dans sa cage.

L'indicateur passa le premier. A cause de sa grande expérience, il avançait vite, effleurant la cloison, évitant de heurter le porte-parapluie, le porte-manteau, la jardinière chargée de plantes.

Son camarade, plus hésitant, se guida tout d'abord en le touchant à l'épaule; mais il butta et perdit contact. Aussitôt il se troubla de marcher tout seul, en aveugle, et la rumeur de son propre sang monta à ses oreilles.

Ce qui arriva ensuite fut causé par l'orientation imprévue du couloir. Le mur faisait un double coude, si bien que, volontairement ou non, l'indicateur, après avoir pris de l'avance, revint sur ses pas au milieu du couloir.

Le libéré — en novice disposé à la panique — cherchait trop à percevoir un ennemi possible, au lieu de s'appliquer uniquement à trouver son chemin. Son sang battait de plus en plus vite et son tremblement de malfaiteur devenait trop pareil à l'affolement d'un homme en danger.

Dans cette fatale disposition, voilà qu'il devina quelque chose glissant vers lui, furtivement, sur la droite. Il perdit la tête, il crut à la présence d'un habitant qui voulait se défendre par surprise; il se colla au mur, s'immobilisa, le souffle en suspens, et quand il sentit le frôlement — avec une force décuplée par l'instinct de la conservation — il sauta à la gorge de la personne invisible.

L'indicateur, trompé aussi, se crut découvert par un ennemi caché; il était trop bon praticien pour crier sur le coup, et, l'instant d'après, il n'en eut plus la faculté. La lutte, sourde, fut terrible et rapide.

L'indicateur, une fois, deux fois, espéra dégager son cou de l'étreinte dangereuse; mais l'assaillant s'agrafait avec ces doigts frénétiques de noyé qu'il faudrait scier pour obtenir délivrance. Tout de suite, la suffocation vint, paralysante, empêchant la riposte griffeuse qui aurait pu faire lâcher prise.

L'étranglé s'abattit à la renverse, entraînant son adversaire; celui-ci, dans sa folie, continua de serrer la gorge; il serra longtemps encore après que tout sursaut d'agonie eût cessé, après même que le corps eût croulé à l'abandon total. Il ne reprit conscience qu'à une étrange sensation de froid, lentement infiltrée en ses mains... vite, il les écarta, plein d'horreur; il se releva, et sa mémoire, seulement alors, réclama le compagnon entré avec lui; stupéfait, angoissé du complet silence, il tâtonna, perdu dans le

double détour du couloir. Sa bouche anxieuse, malgré lui, exhalait un appel inquiet: Hep! hep!

— Quoi? cria-t-il tout haut, en heurtant le corps de l'étranglé.

Les soupçons qui surgirent furent si poignants, qu'il frotta en hâte une allumette, sans aucune précaution.

Il regarda... et l'obscurité eut pitié de lui.

Il demeurait pétrifié; au bout de ses bras pendants, les mains qui avaient agi si terriblement semblaient lourdes à ne pas les soulever. Ses dents claquaient un lugubre monologue, sa tête hochait une effrayante prière.

L'idée ne l'effleurait même pas qu'il pouvait s'enfuir sans autre forme de procès; son complice était là, comme une partie de lui-même, à réveiller, à ressusciter.

— Oui!... oui!... fit-il à plusieurs reprises, avec le bruit d'un chien haletant, oui... oui... je vais essayer.

Il se décida, il trouva sur une petite table d'encoignure un bougeoir à allumer. Il s'agenouilla, tâtant, secouant, suppliant l'impassible victime.

La peur était partie, remplacée par une peine si grande qu'elle ne laissait subsister aucun autre sentiment.

— J'aurais dû me douter... déplorait-il, la gorge a cédé si facilement sous mes doigts!... Il n'y a plus qu'une pauvre gorge affamée pour mourir si vite.

La pensée même de prendre le moindre objet dans la maison avait disparu. Il s'éloignerait sombrement, à pas lents, accablé d'un deuil profond.

Et, puisqu'il fallait abandonner le cadavre, la seule pitié possible n'était-elle pas de le débarrasser des papiers dénonciateurs? Oui, il fallait au moins assurer au mort le bénéfice de l'anonymat.

Toujours à genou, le libéré fouilla dans la poche de vareuse: une paperasse lui montra des notes mystérieuses qui garderaient leur éternel secret; mais — pareille à la brûlure de la foudre — l'inscription d'une autre paperasse fit qu'il s'abattit brusquement, la face sur la face du mort...

De ce drame nocturne, il resta hagard, incapable de tranquillité parfaite, sentant à toute heure, un tout lieu, peser sur lui l'innarrachable étreinte de la fatalité.

Il vécut longtemps; il accomplit beaucoup de vols et beaucoup d'années de prison. Des chances magnifiques lui échurent: des butins opulents dont il fit profiter les mal partagés; des évasions incroyables. Jamais il ne fut heureux.

Malgré l'aspiration de son cœur tourmenté, jamais il ne trouva nulle part le témoignage indispensable d'une affection persistante. Malgré les coups audacieux forçant l'admiration — malgré les services rendus forçant la gratitude — jamais il ne fut accueilli de façon à goûter un repos consolateur. Il fut un errant, dont l'approche était partout évitée.

Depuis la nuit fatale, il avait un surnom maudit qui glaçait le sourire même des livides servants du meurtre, — il avait un surnom funeste, qui supprimait son dernier lien avec le dernier des hommes... on l'appelait Caïn.

Léon FRAPIÉ.

M. Loubet à Lisbonne.

En quittant l'Espagne, M. Loubet est allé rendre, au roi de Portugal, une des nombreuses visites que celui-ci avait faites à la France; et les Portugais lui ont fait fête comme les Espagnols.

M. Loubet avait été installé au palais de Belem, qui se trouve dans un faubourg, sur la rive droite du Tage, en face de Lisbonne même. Ce palais n'offre pas grand chose de particulier; mais, en revanche, il y a là un couvent des plus remarquables, réunissant l'assemblage le plus divers de l'art gothique, de l'art mauresque et du style Renaissance. Partout se voient des détails d'une richesse incomparable. C'est là qu'ont été enterrés la plupart des rois de Portugal.

* * *

Quant à Lisbonne même, c'est une fort belle ville, s'étageant en amphithéâtre, sur les bords du Tage, d'où l'on a presque partout une vue admirable. Vue superbe surtout, du palais royal d'Ajuba, qu'habitent le roi et la reine de Portugal, et où ont été données les grandes réceptions.

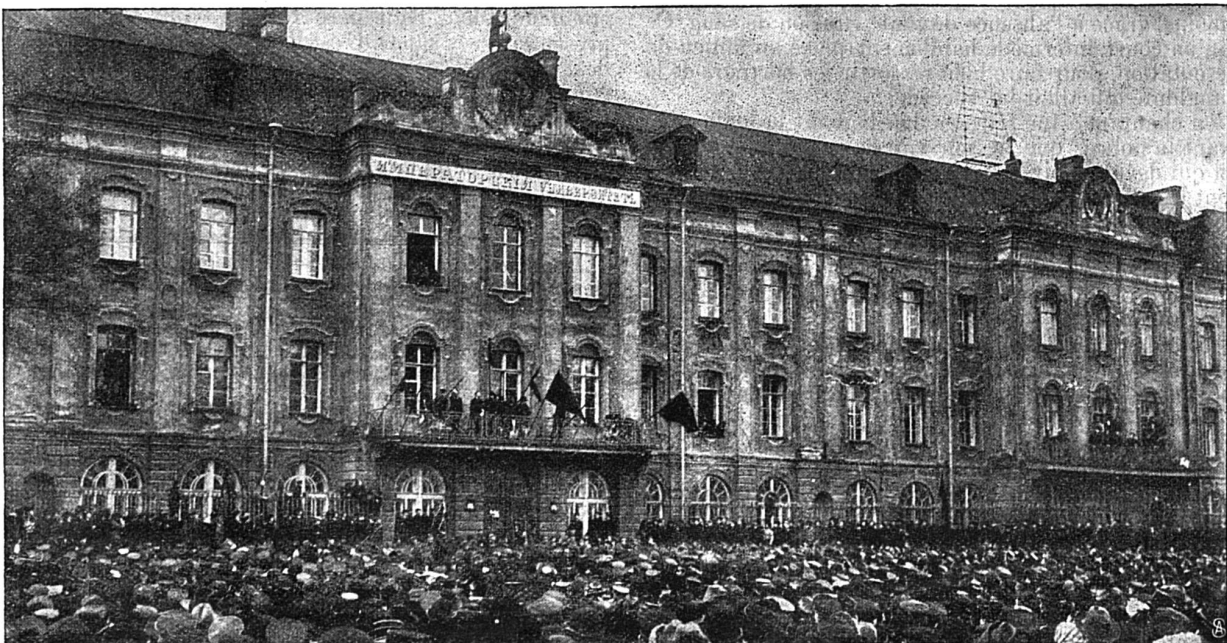
Lisbonne a environ 300,000 habitants. Et c'est là que sont groupés toutes les Académies, les écoles, civiles et militaires, les plus beaux théâtres. Et la passion des courses de taureaux y est si développée qu'il y a deux arènes.

Pour garder ton logis, n'aie qu'un huis.

Les oiseaux de même plumage volent ensemble.

Nul ne perd qu'autrui ne gagne.

Nul ne perd son fromage,



La révolution russe. Manifestation devant l'Université de St-Petersbourg.

Phot C.-O. Bulla.